

RABELAIS

ET

LES QUATRE PREMIERS LIVRES DE *PANTAGRUEL*¹

VI

Rabelais n'a publié que successivement les diverses parties de son livre, et elles n'ont pas toujours paru dans l'ordre de leur composition ni surtout à la date de cette composition. Malgré l'impunité que s'accordaient les membres de la confrérie lanternoise, il n'était pas prudent de s'attaquer de front à un Lanternois et surtout une Lanternoise jouissant de la faveur royale, et il est impossible d'attribuer à une autre cause qu'une rancune de Lanternois couronné le coup d'arquebuse qui vint frapper mortellement Jean Goujon sur ses échafauds du Louvre. Quand on lit ce que Diane de Poitiers y avait fait graver d'infamant pour la mère de Charles IX, on ne s'étonne pas que ce malheureux prince ait tué dans un moment de colère le secrétaire et le confident de cette impitoyable ennemie de sa race (2).

(1) Voir la livraison de mars.

(2) Lorsque j'ai entrepris cette étude cryptographique sur le *Pantagruel*, je n'avais déchiffré qu'un très petit nombre des planches connues sous le nom de *Songes drolatiques*. Depuis, j'ai presque complété ce travail, qui ne m'a pas révélé le mot de l'énigme, car je l'avais trouvé sans son aide. Le sujet du poème de Rabelais est le triomphe du catholicisme et de la monarchie absolue, représentés par la dynastie des Valois, sur la monarchie limitée par l'aristocratie et la sécularisation de l'Eglise, que Diane de Poi-

Si Rabelais avait survécu à la faveur de cette puissante protectrice, il est également douteux qu'il eût échappé au ressentiment de la Florentine; car la date à laquelle il publia le troisième et le quatrième livre du *Pantagruel* (1546 et 1548) indique qu'il avait, en ce moment, Diane pour alliée, pour complice et probablement pour collaborateur. Elle est la seule qui n'y soit pas bafouée, et certaines épigrammes lanternnoises dirigées contre Catherine sont si venimeuses, qu'elles ne peuvent pas être du bon curé de Meudon (1).

En tout cas, il est certain qu'elle possédait la clef de toutes ces énigmes, car elle les a fait reproduire par Jean Goujon sur les parois du Louvre et sur son fameux groupe du château d'Anet, où elle s'est fait un piédestal de ses trois rivales. Au bas sont les quatre chiens qui écrivent si singulièrement le nom de Pisseleu. Avec la favorite de François I^{er} mourant, elle ne se donnait pas la peine de se gêner, et elle méprisait sans doute plus qu'elle ne haïssait cette insignifiante créature, instrument docile de la reine Eléonore; car il est impossible de découvrir dans les troisième et quatrième livres de *Pantagruel* une allusion tant soit peu blessante pour elle. Il est vrai que Rabelais, qui inclinait vers le luthéranisme, était en bons termes avec cette avide, mais inoffensive favorite, qui

tiers voulait faire prévaloir en faisant entrer le second fils du roi François I^{er} dans les ordres et en le reléguant lui-même dans un cloître, ainsi que le dauphin Henri, pour faire revivre les droits de Henri VIII à la couronne de France. *Les Songes drolatiques*, j'en ai aujourd'hui la certitude, sont des révélations scandaleuses adressées à Rabelais par la reine Léonore d'Autriche, chef du parti espagnol, et Diane de Poitiers, qui dirigeait le parti anglais, pour lui fournir les matériaux de ses poèmes satiriques. Mais, à mesure que le débat s'envenime, le rôle du poète s'agrandit. A la fin, ce n'est plus à l'écrivain qu'on s'adresse, c'est au grand maître de la franc-maçonnerie des arts et métiers, que chacune des deux rivales veut mettre dans ses intérêts. On verra, dans le cours de cette étude, qu'après avoir tenu la balance longtemps égale, Rabelais, ou plutôt les corporations ouvrières qu'il représentait, finirent par la faire pencher du côté des Valois et du catholicisme.

(1) On verra plus loin que, bien que n'épargnant personne, Rabelais s'arrangea de façon à avoir des amis dans tous les camps, sans en excepter l'Eglise romaine.

le protégeait secrètement et finit par s'y convertir publiquement. Mais elle ne faisait que suivre l'impulsion de la reine Éléonore, qui s'appuyait aussi sur le luthéranisme, sans que le curé de Meudon lui en ait su aucune espèce de gré. On connaît ses infortunes avec le homard. Huit crustacés de cette espèce les rappellent sur le soubassement en forme de tombeau qui supporte le groupe de Jean Goujon, et ils semblent destinés à écrire le mot « commère » (queue homard), qui paraît avoir été une de ses désignations familières les mieux méritées (1).

Quant à Catherine de Médicis, elle est représentée par quatre « cancre » ou « tourteaux » faisant la culbute se rapportant à une des épigrammes lanternoises les plus salées du troisième livre, et l'on remarquera combien de fois Panurge y prononce le mot « cancre ». Mais pourquoi ce crustacé personnifie-t-il la femme de Henri II ? Par la raison toute simple que Rabelais désigne le plus souvent ses personnages par leur blason. Nous avons déjà vu que « tour », dans le rondeau adressé par Panurge à la grande dame de Paris, rappelle les « tours » de Castille figurant sur le blason de la reine Éléonore. Diane de Poitiers, qui portait six besans dans le sien, devient Buzançay (besans 6). Quant aux armes de Médicis, qu'on peut voir encore sur la belle fontaine du Luxembourg, où figure le groupe d'Acis et Galatée, elles se lisent héraldiquement :

« D'or à 6 tourteaux, 5 de gueules et 1 en chef, d'azur aux armes de France. »

On sait que le crustacé qui porte le nom de « cancre » est beaucoup plus connu des Parisiens sous celui de « tourteau » ; il était impossible de désigner plus clairement Catherine de Médicis.

L'histoire des tourteaux de sa famille est des plus connues

(1) L'espionnage auquel elle se livrait à la cour est caractérisé ainsi par Rabelais dans le prologue des *Songes* :

Cherche lettre où Charle qu'embrouille
Montre Lénore l'est sœur qui louche.

et des plus intéressantes. Au commencement du quinzième siècle, les Médicis n'étaient que de simples médecins-apothicaires, comme le sont encore, en Italie, la plupart des disciples d'Esculape. Ils s'enrichirent en vendant des « tourtels » ou pilules purgatives, que les Italiens nomment « palle ». A cette époque, ils n'étaient que de simples plébéiens, et leur enseigne, dont ils firent plus tard leur blason, n'était qu'une vulgaire annonce en langue grinche habile, que les initiés déchiffraient ainsi :

Seulse s'en crois, ches bels tourtels
Te repens ne, chest délices els (1).

Ce blason, outre son originalité, a un intérêt historique que je dois passer sous silence, comme bien d'autres faits du même siècle, qu'il n'est pas possible d'exposer dans une revue, en ce pudique siècle de *l'Assommoir*. Qu'il me suffise de dire

(1) J'interprète ce blason d'après la lecture des héraldistes modernes ; Diane de Poitiers, qui possédait des règles plus certaines pour déchiffrer ce genre d'hiéroglyphes, l'a parodié de façon à faire supposer qu'il devait se lire :

Car tel sulcer baille tourtel
S'en croit medecin ne se leurre
Te repens ne, ce que plaît baille.

(Car tel à qui l'on donne à sucer ces pilules doit croire que le médecin ne le trompe pas, il n'a pas à se repentir de les payer ce qu'il lui plaît.)

Diane fit un terrible usage de cette enseigne de droguiste, qu'on peut comparer à celle que rapporte Rabelais des sergents qui portaient un anneau d'argent au pouce gauche :

Se nestre pouce argent anel
(Les sergents, c'est un troupeau d'agneaux) ;

ou la rouelle de feutre jaune que les juifs devaient porter sur leurs habits devant et derrière :

Le bon Médicis qui inventa cette devise ne prévoyait point l'usage qu'on en à ferait contre une de ses descendantes. Tantôt la fière duchesse de Valentinois l'appelait « Mes deux chiennes » et tantôt « Médecine en douleur ». De là, les cancre, les semis de chênes, les lauriers et les chiens qui figurent dans l'ornementation du château d'Anet et du palais du Louvre. Ces cruelles plaisanteries ne faisaient qu'augmenter la répulsion naturelle que ressentait le fils de François I^{er} pour la fille des droguistes florentins.

que les « tourtels » ou « cancre » du groupe de Jean Goujon sont l'équivalent héraldique et injurieux des « tourteaux » du blason des Médicis, et en même temps une caricature de Catherine, dont la taille était passablement épaisse.

Quant à Jean Goujon, il est évident que ce n'est pas lui, simple artiste, qui se serait permis des allusions aussi outrageantes et aussi transparentes surtout, aux trois plus grandes dames de la cour de François I^{er} : la reine, la Dauphine et la favorite. Tout ce monument, depuis la base jusqu'au sommet, y compris la statue de Diane, a été composé et réglé, dans ses moindres détails, par la duchesse de Valentinois elle-même, et ne pouvait pas l'être par une autre. Le Louvre possède, du reste, le projet primitif de sa propre main ; car élève de Léonard de Vinci, du Primatice et surtout de Philibert, elle possédait, comme la plupart des hautes dames de son temps, un véritable talent de dessinateur, renforcé par la connaissance à fond de la langue du blason, qu'elle n'employait pas à faire des tableaux de chevalet, mais des compositions de broderies ou des caricatures, dans lesquelles elle donnait libre carrière à sa verve mordante et satirique.

Eléonore d'Autriche et Diane de Médicis lui répondaient dans le même style hiéroglyphique, et c'est la sœur de Charles-Quint qui eut la première l'idée de représenter « la dame en deuil » sous les traits d'un « daim andouillé ». Diane se brouilla avec Henri, à la suite de son rapprochement avec sa femme et avec Philibert, qui en avait été l'intermédiaire, après avoir été mis à la porte par la favorite pour le péché auquel il était trop sujet, celui d'être un bourreau d'argent. D'abord, elle adopta sa devise de la flèche, qui voulait dire « ne fléchit » ; mais elle ne tarda pas à la démentir en écrivant à Henri une lettre, dans laquelle elle lui demandait un raccommodement qui aurait été scellé par l'exil de Philibert. Le blason était un excellent moyen d'engager une négociation de ce genre sans se compromettre. Tel est le sujet du dessin du Louvre, faussement attribué à Jean Goujon. Il est étincelant d'esprit et d'originalité, mais fort peu magistral au point de

vue de l'étude du nu, que Diane ne traitait qu'en amateur. D'ailleurs, Goujon n'eût pas manqué de faire ressemblant, et la figure chiffonnée et toute de fantaisie de Diane ne peut être que d'une main de femme.

Philibert et Catherine eurent connaissance de ce dessin, qui était un projet de tombeau, et y répondirent par un bas-relief de marbre représentant toujours Diane accolant un daim ; mais la déesse, fort ressemblante cette fois, est le portrait de Catherine de Médicis, jeune et potelée, entre ses deux chiens (mi 2 chiens). Elle répond mot pour mot à la lettre de Diane et, comme elle est courte, je la cite tout entière ; il paraît qu'après s'être vainement adressée au Dauphin, Diane avait eu recours à Philibert, qui, dans des temps plus heureux, avait souvent joué le rôle de pacificateur entre le Dauphin et l'altière et impérieuse duchesse. Mais la réplique de l'artiste, qu'elle avait accusé d'être « de peu de deniers » et dont elle avait demandé l'expulsion, est sanglante.

Car telle aime le barbillon (1)
 Medicin chasser écolier
 Lanternois, n'aime croire telle
 Née de peu tant peu l'honore elle
 De race chasser chienne l'aît
 S'en croit droit l'aît de bannir elle.
 Ne cuyde, maîtresse est car telle.
 Bien qu'elle est reine, Diane est celle
 Que roi faible daigne accoler.
 Ment d'être tant peu ne fléchît,
 Qu'offrir point dédaigne brouillée
 Lanternois s'aimât s'en débrouille.
 Changés n'estre temps qu'écolier
 (Se croit mie, fasse renaître elle).
 Chère l'eut de cœur. Dame Andouille
 Brouillée, Boudin être aussi elle (2).

(1) Philibert possédait une superbe barbe ; de là le nom de « barbillon », « barbutel », « barbiche », qui lui est donné dans ces épigrammes. Jean Goujon l'a ciselé très ressemblant dans le triton enlevant une nymphe qui figure sur la façade du château d'Anet.

(2) Philibert se décomposait aussi en phili-bar, qui aime le bar, ou Bra-

On voit que si Diane était mordante, elle recevait aussi de rudes horions dans ce tournoi héraldique à fer émoulu. Les trois groupes de Diane accolant des « daims andouillers » qui représentent Eléonore, Diane et Catherine ont servi de thème au fameux chapitre de la guerre des Andouilles de Rabelais, qui l'a résumé dans ce vers héraldique composé des deux noms des deux capitaines :

Taille boudin, Rifle andouille
(Telle boude Henri folle en deuil).

La victoire resta à la favorite et elle l'a constatée dans le fameux groupe de Jean Goujon, mais elle fut chèrement achetée et Philibert resta à la Dauphine. Dès lors Jean Goujon devint le secrétaire de ciseau de Diane et paya probablement ce dangereux honneur du coup d'arquebuse qu'il reçut à la Saint-Barthélemi. Quant à Henri, il résuma le débat dans le spirituel monogramme qu'il avait adopté et qui prouve qu'il ne manquait ni d'esprit ni de grâce. On sait que ce monogramme se compose de 2 D en forme de demi-fibules couplées formant une hache, le tout doré :

« Dé en mi fibule hache or couplés. »

Ce qui doit se prononcer « Diane me fait blessure qui plaît ». C'est une des plus mystérieuses et des plus délicates applications de cet art charmant du blason qui a servi de base à toutes les compositions ornementales jusqu'à la révolution française.

VII

Les œuvres de Rabelais, de Jean Goujon et de Philibert Delorme sont les seuls documents qui nous restent sur la jeunesse si agitée de Catherine. De son vivant, lorsque les troubles de la Ligue avaient profondément déconsidéré la ma-

nant, qui est le nom d'un célèbre architecte italien : la comparaison était sans doute flatteuse pour l'artiste français. Dans *les Songes*, Rabelais nomme Diane :

Bramant cerf dessine accole.

jesté royale, on publia sur son compte un pamphlet qui la faisait sourire ni plus ni moins qu'une vulgaire Lisette et elle avouait ingénument qu'il y avait du vrai. Sans qu'il y en ait de preuves historiques bien certaines, la légitimité de ses enfants a toujours été mise en doute, et le connétable de Montmorency faisait observer un jour à Henri II qu'il n'y avait que Diane de France qui lui ressemblât. Sur cette Diane la critique moderne a bâti un roman invraisemblable, en acceptant comme vraie une légende répandue par sa véritable mère, Diane de Poitiers, en vertu de laquelle elle aurait dû le jour à une Savoyarde nommée Philippe Duc; la vérité est que la fière duchesse de Valentinois n'avait pas voulu reconnaître un enfant adultérin. Mais s'il eût été d'une autre, elle n'eût certainement pas souffert que son amant couronné lui donnât non seulement son nom, mais encore un rang qui l'élevait au-dessus de ses enfants légitimes à elle. Henri II aimait Diane de France autant qu'il se souciait peu des enfants de Catherine et en lui faisant, en présence de la reine et de la favorite, un compliment qui blessait autant la première qu'il flattait la seconde, le connétable de Montmorency savait d'autant mieux ce qu'il faisait qu'ayant été le confident et, assure-t-on, l'amant de la reine Eléonore, il était au fait des mystères de la cour.

Diane de France naquit en 1537, quatre ans après le mariage de Catherine de Médicis, qui était née en 1519 et avait épousé Henri, second fils de François I^{er}, en 1533. Ce prince n'avait lui-même qu'un an de plus que sa femme et il n'était pas destiné à régner, sans quoi on ne lui eût point fait contracter une alliance aussi mesquine. Son frère le Dauphin François avait été marié à une princesse de la maison d'Autriche. Catherine n'était que la fille d'un prince de création papale dont la famille n'avait pas encore régné. C'était un neveu de Léon X que celui-ci avait fait duc d'Urbin en montant sur le trône pontifical. A peine Catherine était-elle mariée, que le Dauphin fut empoisonné par son échanson italien Montecuculli. François I^{er}, d'après la maxime « Fecit cui prodest », soupçonna très certainement la famille de Catherine de lui avoir ouvert par un crime le chemin du trône, et Rabe-

lais fut chargé à cette occasion d'une mission en Italie, moitié diplomatique, moitié médicale, qui donna lieu à son retour à la célèbre facétie des sacs remplis de cendre (1536) (1).

Catherine se trouvait désormais Dauphine, mais Dauphine fort mal vue à la cour, car la petite-fille des apothicaires faisait très piètre figure non seulement auprès de la sœur de Charles-Quint, mais encore de la sénéchale (c'était le titre que l'on donnait à la veuve de Louis de Maulevrier), dont la richesse était passée en proverbe et qui de son chef était duchesse souveraine de Valentinois, tandis que la Florentine n'apportait que 500 000 livres de dot, quelques terres en Auvergne qui lui venaient des Dauphins de ce pays auxquels sa famille était alliée et le château d'Auteuil sur l'emplacement duquel a été bâti le palais du Trocadéro.

Elle était âgée de quatorze ans et son mari n'en avait que quinze. Mais il paraît qu'en outre il était très peu avancé pour son âge. C'est certainement à lui que fait allusion Rabelais dans le chapitre des alliances de cour, lorsqu'il dit : « Nous présens feut faict un joyeux mariage, d'une poyre femme bien gaillarde, comme nous sembloit, etc. (liv. IV, ch. ix) (2). »

Tel était bien ce pauvre Henri qui avait hérité de la nature quelque peu rachitique et débonnaire de sa mère Claude de France et mérita toute sa vie le nom de Panurge (pas n'urge) dont il se trouve affublé dans les troisième et quatrième livres de *Pantagruel* (3). En effet, Catherine s'était mariée en 1533 ; ce ne fut qu'en 1544, c'est-à-dire onze ans plus tard, que naquit son premier enfant, qui régna sous le nom de François II. Henri avait alors vingt-cinq ans, sa femme vingt-quatre et tout le monde savait que si elle ne donnait pas d'héritiers à la couronne, ce n'était pas de sa faute. Tant que vécut son fils aîné François, le beau-père de Ca-

(1) Ce fut de ce voyage qu'il rapporta la laitue dite « romaine ».

(2) Ce chapitre, l'un des plus obscurs et des plus importants de *Pantagruel*, au point de vue historique, est blasonné tout entier et contient la clef de ce genre d'énigmes reproduite d'après Marot.

(3) Diane le désigne, dans *les Songes drolatiques*, sous le nom de « Piètre mollet ».

therine s'inquiéta fort peu d'elle ; mais lorsque tout l'espoir de sa race se concentra sur la nièce de Léon X, son fils avait dix-huit ans et menait l'existence d'un farouche Hippolyte, sans paraître se douter qu'il était marié depuis trois ans. Le roi pria la duchesse de Valentinois d'appivoiser cette espèce de sauvage.

Du vivant de son mari, qui n'était pas commode, Diane avait été retenue dans son gouvernement de Normandie par la cour princière qu'elle y tenait elle-même. Mariée à l'âge de quatorze ans, elle était mère de famille depuis longtemps, lorsque son père, compromis dans la conspiration du connétable de Bourbon, fut arrêté sur les terres mêmes de son gendre, où il avait cherché un refuge, par deux gentilshommes de sa maison. Ce fut donc le mari même de Diane qui le livra à François I^{er}, mais sous la condition qu'il aurait la vie sauve ; ce qui résulte des lettres de grâce qui commuèrent sa peine en prison perpétuelle ; il n'y est pas question de Diane, qui ne vint pas à la cour et n'eut aucun prétexte d'intercéder pour son père. Quant au roi, tant que vécut sa première femme Claude, qui cependant n'était pas belle, ce fut le plus fidèle des maris, trop fidèle même, puisque, en dix ans, la pauvre femme, qui n'était pas forte, lui donna sept enfants, dont le septième la tua net.

Elle en mourut, la noble Badebec,
 Qui cependant par trop me semblait nice,
 Car elle avait visage de rebec,
 Corps d'Espagnole et ventre de Souyee.

Rien n'est donc plus invraisemblable que toute la donnée du *Roi s'amuse*. François I^{er} ne se démoralisa qu'à l'époque de sa captivité de Madrid.

A l'âge de trente et un ans, Diane, princesse souveraine de Valentinois et de plus immensément riche, vint se fixer à la cour, avec le rang et les prétentions de la veuve d'un prince du sang royal. Remarié à Eléonore d'Autriche, François I^{er} n'en avait pas moins conservé sa maîtresse en titre, Anne de Pisseleu, sur les brisées de laquelle Diane était trop fière pour marcher. Quant à Henri, ce n'était encore qu'un enfant de

douze ans et de plus un cadet auquel personne ne songeait. Riche, belle, spirituelle, de grande naissance, Diane conquiert une grande influence sur l'esprit du roi, sans chercher à partager son intimité avec la duchesse d'Etampes (1), et protègea beaucoup les arts et les lettres, si bien qu'on a prétendu que le poète Clément Marot aurait été le prédécesseur de Henri II dans ses bonnes grâces; mais la laideur repoussante de ce poète rend l'hypothèse peu vraisemblable.

Elle avait trente-six ans sonnés lorsque le roi la désigna pour le rôle qui l'a rendue si célèbre; et, bien que la duchesse d'Etampes affectât de dire qu'elle avait l'âge de son père, elle était dans tout l'éclat d'une beauté que, grâce à une hygiène sévère et à l'exercice du cheval et de la chasse, elle conserva jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans. Brantôme, qui la vit à cette époque, dit qu'elle était encore admirablement belle et séduisante, et elle mourut comme elle avait vécu, écrasée par sa monture, qui se renversa sur elle et lui brisa la cuisse. Il est vrai que les auteurs protestants, qui ne l'aimaient pas, ont nié sa beauté, ainsi que les charmes de l'esprit qui la relevaient; il est certain cependant qu'elle était amie aussi dévouée qu'ennemie impitoyable et qu'elle réalisait on ne peut mieux ce type de femme androgyne, chevaleresque et guerrière sur lequel l'Arioste a modelé ses Marphise et ses Bradamante. En religion, elle était païenne dans toute la force du terme. Artiste et poète autant qu'on pouvait l'être, sa conversation devait être des plus attrayantes, et c'est surtout par les qualités de son esprit qu'elle retint dans ses chaînes ce grand ennuyé couronné qui eut nom Henri II. Je dis « chaînes », car il est impossible de rêver un asservissement plus complet que celui de ce pauvre monarque. Cette affection fut la première et la dernière de sa vie, et rien n'égale l'humilité des lettres ou des vers qu'il lui adressait :

Plus ferme foi ne fut oncques jurée
A nouveau prince, ô ma seule princesse,

(1) Telle est l'opinion qui tend à prévaloir dans la critique moderne; mais elle est formellement contredite par les caricatures que le Rosso fit pour la reine Eléonore.

Que mon amour qui vous suivra sans cesse
 Contre le temps et la mort assurée.
 De fosse creuse, ou de tour bien meurée
 Dont je vous fis dame, royne et maïtresse
 Pour ce qu'elle est d'éternelle durée.
 Hélas! mon Dieu! combien j'ay regretté
 Le temps perdu en ma folle jeunesse,
 Combien de foy's je me suys souëté
 Avoyr Diane pour ma seule maïtresse;
 Mais je craignois qu'elle qui est déesse
 Ne se voulust abaisser jusque-là
 De faire cas de moy qui sans cela
 N'avois joye ni contentement,
 Jusqu'à l'heure que se delybéra
 Que j'obéysse à son commandement.

Voici pour les vers. Voyons maintenant la prose :

Je vous supplie d'avoir souvenance de celui qui n'a jamais connu qu'un Dieu et qu'une amye et assure que n'aurez point de honte de m'avoir donné le nom de serviteur, lequel vous supplie de l'accepter pour jamais.

HENRY.

VIII

Une fois maïtresse absolue du cœur de l'héritier de la couronne, Diane trouva sans doute que ce qui est bon à prendre est bon à garder, et trompa complètement les espérances de François I^{er}; car, loin de faire aucun effort pour opérer un rapprochement entre les deux jeunes époux, elle affecta pour la nouvelle Dauphine un mépris et une aversion que le Dauphin ne demandait pas mieux que de partager. Après s'être bravement comporté dans la campagne d'Italie qui eut lieu en 1536 et fournit à Diane l'occasion de lui offrir cette magnifique armure dessinée par le Primatice, qu'on admire au Louvre (1), le mari de Catherine la délaissait publiquement et passait la plus grande partie de son temps à Anet, où il s'occupait avec

(1) Elle porte dans le dos deux « potets », que Diane avait adoptés pour écrire hiéroglyphiquement son nom « de Poitiers ».

le Primatice, et surtout avec Philibert Delorme, des embellissements qu'il projetait pour cette demeure. Catherine vivait seule à Auteuil, où elle avait formé cet escadron de filles d'honneur qui la suivit partout et parmi lesquelles brilla plus tard la belle Sauve. Délaissée comme elle, Eléonore venait lui tenir compagnie. Ces deux femmes eussent été fort à plaindre, si l'une n'eût pas été une hypocrite et si l'autre n'avait pas apporté d'Italie tout ce qu'il fallait pour devenir un des personnages non seulement des plus criminels, mais des plus repoussants de notre histoire, et la vie qu'elle menait à Auteuil était rien moins qu'édifiante.

Henri restait absolument indifférent en face de tous ces scandales. Il laissait flotter complètement les rênes conjugales sur le cou de la Dauphine et avait complètement l'air d'ignorer son existence; mais on s'étonnerait davantage de l'indifférence de François I^{er}, si l'on ne savait qu'après la vengeance de l'avocat Féron, il ne fut plus physiquement et moralement que l'ombre de lui-même. Cette mésaventure, autrement terrible que la fable imaginée par Victor Hugo, lui advint en 1538. C'est de cette époque que date la toute-puissance de Diane; Anne de Pisseleu n'était plus que la favorite d'un astre qui se couchait avant l'heure, et le lever de celui qui favorisait Diane paraissait si imminent, que personne à la cour ne voulait plus jouer sur d'autres cartes que sur les siennes.

Il est beaucoup plus difficile de démêler les motifs qui pouvaient la pousser à tenir éternellement les deux époux à distance, au grand détriment de la race des Valois. Détestait-elle assez Catherine pour sacrifier à sa haine les intérêts les plus chers du malheureux qu'elle dominait? Ce n'est pas impossible; et cependant Diane était Française, «chauvine», dirait-on aujourd'hui; et si les intérêts de son pays lui eussent semblé dépendre de la dynastie des Valois, elle leur eût peut-être immolé sa haine. Mais, bien que cette singulière femme ait paru toute sa vie hostile à la Réforme, il est à remarquer que le confident de sa pensée la plus intime n'a jamais cessé d'être Jean Goujon, et que son père avait été martyr de son

dévouement à la branche des Bourbons qui devait monter sur le trône de France, si celle des Valois venait à s'éteindre.

Ce qui semblerait prouver que telle fut la raison qui la détermina à condamner Catherine à la stérilité, c'est que le troisième fils de François I^{er}, Charles (1), duc d'Orléans et de Bourbon, mourut à l'âge de vingt-trois ans, sans avoir été marié, tandis que ses deux frères l'avaient été dès l'âge de quatorze ans. Comme l'un était mort, et l'autre n'avait pas d'enfants, on ne s'expliquerait pas que François I^{er} n'ait pas cherché à assurer l'avenir de sa race en mariant son troisième fils, si une influence aussi pernicieuse que toute-puissante n'y avait mis d'obstacles insurmontables.

IX

Quoi qu'il en soit, la Dauphine était devenue une solide virago de vingt-trois ans, éclatante de fraîcheur et de santé, et portant tous les signes extérieurs de cette exubérante fécondité dont elle devait fournir la preuve en accouchant de dix enfants dans l'espace de treize années, sans en trépasser, comme la pauvre Claude de France, qui ne put arriver qu'au septième. On menait joyeuse vie à Auteuil ; Charles d'Orléans, troisième petit-fils de François I^{er}, y avait introduit son ami Gaspard de Saulx, lequel s'était réconcilié avec la grande dame de Paris, au point de donner beaucoup d'ombrage au connétable de Montmorency, son ami en titre, qui lui en garda toujours la plus mauvaise de ses dents. Enfin, en 1542, la reine présenta à la cour un de ses protégés qui devait y jouer plus tard un rôle considérable, Charles de Guise, frère cadet du duc de Guise, depuis cardinal de Lorraine et déjà évêque de Reims. C'est donc à la sœur de Charles-Quint que nous devons cette funeste famille de Guise, qui invoqua toujours l'assistance de l'Espagne. Décidément, si cette princesse ne suivait pas un plan bien arrêté, elle avait la main malheureuse, car elle nous faisait de bien vilains cadeaux.

(1) Son projet était de le faire entrer dans les ordres.

L'évêque de Reims pouvait se dire tout frais pondu, ayant à peine dix-sept ans ; et si son âge était celui d'un page, ses mœurs et ses goûts allaient de pair. Gaspard de Saulx, Charles d'Orléans et Charles de Guise vinrent égayer de leurs espiègeries endiablées les soirées de la délaissée, à laquelle le jeune prélat fit surtout une cour assidue (1).

Diane laissait faire et, selon toute probabilité, n'eût pas été fâchée de voir cette rivale, qui jouait si imprudemment avec le feu, s'y brûler une fois pour toutes. Mais l'astucieuse Italienne savait que, si elle se laissait surprendre en faute, elle se trouverait sous le coup d'un divorce déshonorant. L'une voulait faire périr le sang des Valois, l'autre était intéressée à le perpétuer. Poussée dans ses derniers retranchements, la Florentine commit de sang-froid le premier de ses crimes dictés par la raison d'Etat comme tous les autres, car elle était froide, indifférente et peu sensible au plaisir de la vengeance.

X

Ici nous arrivons à la partie la plus remarquable, sous tous les rapports, du poème blasonné de Rabelais, le troisième livre. Il est consacré tout entier à l'élucidation d'un des points les plus importants de l'histoire moderne, car c'étaient les destinées de la monarchie et du catholicisme qui se jouaient entre ces deux femmes. Diane était un esprit politique de premier ordre et le prouva par l'habileté consommée avec laquelle elle dirigea le chapitre des relations extérieures sous le règne de Henri II, qui répara presque toutes les fautes de François I^{er}. Mais, confidente et vengeresse de son père et du connétable de Bourbon, elle voulait sacrifier à la fois le catholicisme et la dynastie des Valois aux intérêts du principe monarchique et féodal, tel que Henri VIII venait de le reconstituer en Angleterre par la sécularisation de l'Eglise anglicane, et elle rêvait l'union des deux royaumes, que Jeanne d'Arc avait fait échouer.

(1) On sait que ce prêtre mondain fut un des plus beaux cavaliers de son temps.

Catherine ne visait pas si haut ; « per fas et nefas », elle voulait éviter une répudiation imminente.

Comment s'y prit-elle ? Rabelais le raconte dans tous les langages : en blason, dans le dialogue entre Nazdecabre et Panurge ; en lanternois, un peu partout, et enfin dans le plus clair et le plus intelligible de tous les français, par l'oracle de la sibylle de Panzoust, et surtout par le commentaire de la réponse du fou Triboulet, qui ne laisse subsister aucun doute sur les mystères de la naissance et de la mort du roi François II (1).

Ce fut réellement dans la personne de ce prince que s'éteignit la branche des Valois-Angoulême ; et par conséquent la nièce de Léon X ne réussit point à la perpétuer, mais elle se trouva avoir sauvé le catholicisme, dont, au fond, elle ne s'inquiétait guère ; car si un schisme avait séparé la France de l'Eglise romaine, le moins qu'il pût advenir au catholicisme, c'eût été de passer à l'état de minorité.

Quoi qu'il en soit, François II une fois mort, Catherine ne s'intéressa jamais à ses autres fils, qu'elle savait ne pas être de sang royal ; et son affection se reporta tout entière sur ses filles : Elisabeth, reine d'Espagne, et Claude, femme de Charles II, duc de Lorraine, nées du vivant de François I^{er}.

En attendant, sa situation exigeait un rapprochement avec son mari, et c'est ici que l'action retombe du drame dans la comédie ; car il fallait faire la chasse au Dauphin, qui ne bougeait pas d'Anet, où il vivait dans l'intimité de Diane et de Philibert Delorme.

L'occupation de ces trois personnages était de dresser un tombeau à ce brave Maulevrier le Boiteux, que Diane n'avait guère aimé de son vivant, mais dont elle affecta de porter le

(1) Voir *Rabelais*, édition Janet, Liv. III, chap. XLVI, lig. 2, et la Genèse, chap. XIX, à partir du verset 30. Voir surtout la planche VIII des *Songes drolatiques*, qui ne peut être que de la main même de Diane de Poitiers, tant les révélations qu'elle contient sont imprévues et audacieuses. François I^{er}, admirablement ressemblant, y est représenté en éléphant avec des oreilles de mulot, allusion aussi claire qu'originale au chapitre XIX, que les protestants lisaient dans leurs prêches.

deuil toute sa vie, parce que le noir faisait ressortir la fraîcheur de son teint. La façade de ce tombeau se voit aujourd'hui à l'Ecole des beaux-arts, avec la dédicace de Henri II, et c'est le chef-d'œuvre de l'architecture moderne, car on sent bien que c'est l'œuvre d'un amoureux. On y voit une des nombreuses devises que Diane avait adoptées. Un tombeau avec deux palmes en croix, dont la cime est taillée. Ce qui se blasonne :

Tombe, cimé taillée croix palmes.

et se traduit :

Tombe s'y met tel crois peu l'aime.

« Celui qu'on met dans cette tombe, je crois que je ne l'aime guère. » De là le nom de « Carpalim » que Rabelais donne généralement à Diane de Poitiers en déguisant son sexe, mais en la dépeignant comme prenant des cerfs à la course. Ce nom est antérieur à sa liaison avec Philibert Delorme, sans quoi on pourrait l'interpréter « Carpal aime » (qui aime un carpaulx ou apprenti maçon); il est probable qu'il fait allusion à sa manie pour le « crêpe », ce qui n'empêchait pas cette veuve très consolée de mener joyeuse vie entre un fils de roi et un artiste de génie.

XI

Tous deux étaient à peu près du même âge, car, bien que la date de la naissance de Philibert ne soit pas exactement connue, il devait être né à Lyon vers 1515, d'une famille d'architectes distingués et ayant de hautes protections, puisque, étant parti pour l'Italie à l'âge de quatorze ans, il y fut accueilli avec beaucoup de distinction par le pape, et qu'à son retour en France il fut, malgré son extrême jeunesse, immédiatement employé à de grands travaux. Ce fut le cardinal Dubellay qui le présenta lui-même à Diane vers 1537, c'est-à-dire l'année même qu'elle était devenue la favorite du nouveau Dauphin, et presque immédiatement il entreprit les

réparations du château d'Anet avec le Primatice, mais les continua bientôt seul, car Diane n'aimait pas les Italiens.

Le Louvre possède un médaillon en bronze de Philibert qui en donne au physique l'idée la plus flatteuse, et il avait tout ce qu'il fallait pour plaire à une femme assez enthousiaste des beaux-arts, pour qu'on l'ait accusée d'avoir eu une faiblesse pour Clément Marot, poète on ne peut plus gracieux, mais on ne peut plus disgracieux, comme galant. Cette passion de Diane s'est manifestée par celle du laurier, qui foisonne dans l'ornementation du château d'Anet et celle du Louvre. Cette débauche de laurier pourrait s'expliquer par ses relations avec le cardinal de Lorraine, qu'elle s'amusa à enlever à Catherine de Médicis ; mais cette liaison est postérieure à la construction du château d'Anet et à l'ornementation du Louvre qui porte la date de 1548 (1).

Ce n'était donc pas à Charles de Lorraine que s'adressaient ces jolis vers de la seneschale :

Voici vraiment qu'Amour un beau matin
S'en vint m'offrir fleurette très gentille.
Là se prit-il à orner vostre teint,
Et vistement violiers et jonquille
Me rejetoit à temps, que ma mantille
En estoit pleine et mon cœur se pasmoit.
(Car voyez-vous fleurette si gentille
Estoit garçon frais, dispos et jeunet).
Ains tremblottante et destournant les yeux.
Nenni ! disais-je. — Ah ! ne serez déceue,
Reprist Amour et soubdain à ma veue
Me présentant un « laurier » merveilleux,
Mieux vaut, luy dis-je, estre sage que royne.
Alors me sens et frémir et trembler.
Diane faillit et comprendrez sans peine,
Du quel matin, je prétends reparler (2).

(1) La ville de Guise, qui a conservé les armes de la célèbre famille de ce nom, porte encore une branche de laurier (laur-rains), qui désignait leur origine lorraine.

(2) Ces vers font allusion à une déclaration d'amour en langage des fleurs. Un laurier entouré de violiers et de jonquilles signifie : « Lorme veuille,

Philibert avait alors vingt-deux ans. C'était le temps où Diane parsemait les parois de son palais d'Anet de branches de lauriers en croix que Delorme a plus tard reproduites sur celles du palais des Tuileries en guise de signature. L'artiste n'était guère moins chéri du seigneur du logis et cette amitié il la conserva toute sa vie (1). Malheureusement pour Diane, Philibert était un véritable panier percé toujours à court d'argent, car il avait autant de manières d'en trouver et d'en dépenser que Panurge, dont Rabelais lui a donné la succession après la mort d'Antoine Rosso, auquel il ressemblait sous tant de rapports. De même que lui, il était bigot et poltron et toute la face pusillanime du personnage a été copiée d'après lui, tandis que tout ce qui se rapporte aux transes matrimoniales de Panurge désigne son royal patron. Rabelais a ainsi trouvé le moyen de fondre en un seul type les deux amoureux de la sénéchale, ce qui déroutait les profanes, qui n'eussent pas manqué de découvrir son secret, s'il n'eût pas introduit dans la caricature du Dauphin des disparates qui lui permettaient de repousser toute interprétation un peu trop précise.

Philibert étant toujours à court d'argent prêtait prise à la corruption ; malheureusement Henri, qui avait à satisfaire les courtoises fantaisies de sa favorite, n'en donnait guère à sa femme et celle-ci en était réduite aux revenus de sa maigre dot, avec laquelle elle vivait à Auteuil plutôt en simple particulière qu'en héritière de la couronne de France. Ce fut la reine Eléonore qui vint à son secours. Cette princesse recevait de son frère de fort subsides en argent pour les dépenser à le bien renseigner. Il ne lui convenait nullement de laisser la place libre à la sénéchale, laquelle, étant de naissance beaucoup plus princière que celle des Médicis, pouvait arguer de ce précédent pour se faire épouser elle-même, ce qui eût été fort gênant pour Charles-Quint, dont elle était l'ennemie

jeune qu'il est. » Diane avait répondu précédemment qu'elle ne voulait pas de l'amour d'un enfant. Malgré sa fière devise de la flèche, elle fléchit.

(1) Aussi Rabelais flétrit son ingratitude envers son protecteur par la définition suivante, dans la préface des *Songes* :

Agrément n'eut, joue Henri drôle.

jurée. Mais ce qui l'eût gêné bien davantage, c'eût été l'extinction de la race des Valois.

XII

Eléonore délia donc les cordons de l'énorme bourse (pource) sous la figure de laquelle elle est si souvent représentée par Rabelais, et Philibert consentit à user de son intimité avec le Dauphin pour faire naître dans son esprit des doutes, qui ont été si éloquemment exprimés par Rabelais dans son inimitable dialogue sur les avantages et les inconvénients du mariage (liv. III, ch. IX).

« Voire mais, dist Panurge, je n'aurois jamais aultrement fils ni filles légitimes esquels j'eusse espoir mon nom et armes perpétuer; esquels je puisse laisser mes héritages et acquets. »

Ici, Panurge n'est plus le bohème affamé du deuxième livre : c'est bien le plus grand héritier du royaume parlant à Pantagruel sur le ton d'un égal.

Il paraît qu'à la suite de ces ouvertures, qui eurent un plein succès, Philibert, redoutant le courroux de la terrible sénéchale, s'enfuit d'Anet et vint se réfugier auprès de Catherine, qu'il ne quitta plus depuis cette époque et celle-ci lui fit une place à côté de Gaspard de Saulx, Charles d'Orléans et Charles de Lorraine, en attendant que trois d'entre eux fussent ses ministres : le cardinal de Lorraine à l'intérieur, le maréchal de Tavannes à la guerre, et Philibert aux beaux-arts (1).

Diane fut avertie de cette trahison par une caricature des *Cent vingt Songes drolatiques*, qui, si elle est de la main de Rabelais, dénote en lui un dessinateur aussi spirituel et presque aussi habile que l'écrivain (pl. XXII).

Ce qu'on ne saurait contester dans la planche que je cite, c'est l'esprit avec lequel est croqué le portrait à peine chargé de Diane en forme de pot de terre à deux anses, coiffé d'une « bare » ou bonnet aplati relié à terre par un fil, qui écrit le nom de Philibert (fil lie bare).

(1) Charles d'Orléans était mort, en 1544, d'une fluxion de poitrine.

La fuite de Philibert, dont il est parlé dans le chapitre de la sibylle de Panzoust, donna lieu à une longue brouille entre Diane et son royal amant, qui fait le sujet de la célèbre guerre des Andouilles. Diane y est désignée par le nom de Niphles eth (ne fléchit), qui fait allusion à la flèche enroulée du château d'Anet.

On l'y voit combattre contre Gymnaste, qui est le sobriquet que reçut Catherine à son arrivée en France (j'ai guère age aime ne as, te) : je n'ai guère l'âge d'aimer, ni toi non plus. La reine des Andouilles est sur le point de succomber par suite de l'intervention des Luthériens ou des cuisiniers renfermés dans « la truie » et commandés par frère Jean des Entommeures ou Rabelais (disent en toi aime me voir). Le blason de ces cuisiniers est un des plus intéressants de tous ceux que le curé de Meudon a semés à profusion dans un livre qu'on a si bien comparé à une cathédrale gothique. Ils portaient « de gueule à lardoire de sinople, fessée (fascée) d'un chevron argenté, penché à gauche ».

Car tel église si ne peut elle
L'ardoir, sévère n'est parole
Fasse ce nostre chef incline.

(Car tel que l'Eglise ne peut pas brûler, ce n'est pas une parole sévère qui lui fera courber la tête.)

Une intervention du pourceau Mardi-gras, protecteur des gens de la Truie ou des Luthériens qui n'observaient pas le carême, met fin à cette effroyable lutte de deux femmes sans foi ni loi, qui, pour être racontée en style grotesque, n'en est pas moins une des pages les plus lugubres de l'histoire de France.

C'est Pantagrue ou François I^{er} qui conclut lui-même la paix avec Diane sur les conseils de la reine « Procès », et l'action du drame finit là, car les autres chapitres ne sont que des hors-d'œuvre qui n'y tiennent que par leurs titres, dont ils fournissent des explications et des étymologies tantôt fantastiques, tantôt réelles, mais toujours pleines de cette verve et de cette érudition sans pédantisme qui réalise cet

étrange tour de force de faire lire avec plaisir même ce que l'on comprend le moins.

A la requête des dames de la cour, la jeune Niphleseth, qui semble personnifier Catherine, fut sauvée et honorablement traitée : « depuis feut mariée en bon et riche lieu et fait plusieurs beaux enfants dont loué soit Dieu. »

XIII

C'était en 1548, un an après la mort de François I^{er}, que Rabelais écrivait ce dénouement, et depuis, Diane, Catherine et Philibert vécurent sous le même toit. Ce dernier remplissait auprès du roi les fonctions que Rabelais désigne sous le nom d'« architricein », ce qui correspond à « majordome » et avait été doté d'un revenu de 60 000 écus, ce qui était princier pour l'époque.

Était-il rentré en grâce auprès de Diane ? Non certes, car il ne fut pas employé à la décoration du Louvre, dont elle avait fait sa chose à elle et qu'elle a couvert de ses élucubrations exécutées par son fidèle Jean Goujon. Il y eut même un moment où Philibert n'évita une disgrâce complète qu'en cédant une de ses abbayes à un neveu de Diane, et elle le cribla ainsi que Catherine d'épigrammes sanglantes sculptées dans la pierre, qui non seulement sont parvenues jusqu'à nous, mais ont été multipliées avec la plus candide innocence par les architectes modernes chargés de l'achèvement de la cour de François I^{er}.

L'œil le moins inexpérimenté peut y remarquer la profusion de feuillages de lauriers et de chênes glantés qui caractérise cette ornementation, aussi bien que celle du château d'Anet, et disparaît avec Diane de Poitiers elle-même. Le laurier, c'est toujours Delorme. Au-dessus de la porte de l'horloge, la frise est ornée de masses à nœuds qui désignent sa profession de maçon et sont croisés par une verge entourée de serpents dont la traduction héraldique est « canne ». De chaque côté sont deux « rains » ou rameaux de laurier et à l'extrémité un rameau de chêne.

Ferai maçon cancre accouplée
 Se repente, médecine égalant
 Delorme butor son galant (1).

Un « butor », à cette époque, n'était ni plus ni moins qu'un « apprenti ». C'était un terme emprunté à la langue de la fauconnerie.

Dans l'ornementation du château d'Anet, Philibert avait glissé ses déclarations d'amour entre les lignes de celles qu'il rédigeait pour le Dauphin. Diane lui rendait la pareille à travers les mordantes épigrammes qu'elle et son royal amant composaient contre la reine ; car lui la lisait sans doute d'une autre façon qui faisait disparaître le nom du butor sans être plus aimable pour Catherine. Pour cela, il suffisait de déplacer le mot « nœud », qui, s'il suit « masse », fait « maçon », et, s'il le précède, donne « n'aimasse » ou « n'aime ce ».

Le roi lisait alors :

Affreux n'aime ce cancre accouple
 Serpent médecine égalant
 Douleur me bouter son égal.

Tout près, sur la même frise, se trouve une autre devise encore plus insolente, si c'est possible.

Entre deux trousses (carquois) accrochées à des clous, on distingue un arc et sa flèche, dans un semis de chêne.

Fléchirai Medicis n'égalant
 Diane, maîtresse bannir laquelle
 Se peut ne ferait Angoulême.

« Angoulême », en lanternois « Anguille aime », c'est le roi, qui était de la branche des Valois-Angoulême. Le triolet précédent parodiait le blason des Médicis. Celui-ci fait allusion à l'une des devises de Diane, une flèche issant d'une « bannerole » (banderole), qu'elle adopta pendant sa brouille avec le Dauphin, lorsque celui-ci la délaissa, pendant quelque temps, pour sa femme légitime.

(1) Textuellement : frise, masse, nœuds, canne, croise, accouplés serpents, mi 2 chênes glantés, 2 laurs mi, bout tort, (à gauche) chêne glanté.

Elle se lit :

Car tel l'honneur bannir elle,
Peut ne faire se fléchisse elle.

De là le nom de « Niphleseth » (ne fléchit) que lui donne Rabelais, dans la guerre des Andouilles. Pendant tout le règne de son mari, Catherine vécut donc sous la menace perpétuelle d'une expulsion et fut criblée d'insultes, qui sans doute égayaient beaucoup le bon Henri; il avait le caractère bien fait et riait de tout, même lorsque Diane poussait l'audace jusqu'à le représenter sous les traits d'un cerf dix cors.

Tout semble faire présumer que Catherine, écrasée par cette épouvantable tyrannie domestique, ne fit rien pour empêcher le meurtre de son mari, bien qu'elle eût été instruite de la conspiration ourdie contre lui. Un signal d'elle devait faire relever la lance de Montgomery, qui, ne recevant pas de contre-ordre, alla donner, du tronçon qui lui restait en main, dans l'œil du roi, et l'assassina froidement. Ce malheureux prince avait probablement appris qu'il était un nouvel Œdipe; car il avait arboré ce jour-là les couleurs « blanc et noir », en l'honneur de Diane, disait-on; mais en lanternois elles signifient « diamanté, perlé ». Or, Rabelais assure que, si Pantagruel ne savait pas le lanternois, Panurge le parlait comme sa langue maternelle. Il est vrai que, ce masque couvrant deux visages, l'un pouvait le savoir et l'autre l'ignorer. Mais le blason était alors une langue si répandue, que, bien que d'intelligence paresseuse, Henri devait en comprendre quelque chose, sans aller toutefois jusqu'à déchiffrer les énigmes des écrits de Rabelais, qui exigent des connaissances philologiques et une attention dont tout le monde n'est pas également doué, témoin les rébus des journaux illustrés modernes, qui ne sont, pour les trois quarts du public, qu'un galimatias indéchiffrable (1).

(1) D'ailleurs les pièces blasonnées réunies sous le nom de *Songes dro-latiques*, et dont deux lui sont personnellement adressées, n'ont été publiées que dix ans après sa mort.

XIV

Quoi qu'il en soit, il fallait que la reine n'eût pas la conscience nette; car Diane la traita ce jour-là comme la dernière des femmes, et quitta le Louvre la tête haute, sans être inquiétée. Mais Catherine avait à son tour la liberté de la muraille, et immédiatement elle chargea Philibert de lui bâtir un palais qui fût une réponse à ceux d'Anet et du Louvre. C'est à ce besoin de faire parler la pierre à son tour que nous devons les Tuileries.

On peut remarquer que le malencontreux semis de chêne en est rigoureusement proscrit et qu'il y est remplacé par le soleil rayonnant, adopté depuis par Louis XIV. C'est un hiéroglyphe qui signifie « insolence » (un sol en chef). D'Hozier, qui composa cette devise, s'y moquait outrageusement du roi-soleil, car « *Nec pluribus impar* », encadrant un « sol en chef », se lit en lanternois :

Ne que plus ribaud, sans pair insolence.

« Il n'y en a pas de plus ribaud et de plus insolent. » Un grand nombre des vilains savonnés par d'Hozier ne sont pas mieux traités.

Ce soleil était emprunté à Delorme répondant aux insolences de Diane. La grande porte du côté du jardin est surmontée de deux cornes à fruits (d'abondance) en sautoir; en chef, deux rameaux de laurier, deux lyres, et en cime un sol en chef surmonté de deux rameaux de laurier, dans un rond (couronné) du même; ce qui se traduit :

Chère de cœur n'eut friquenelle
Crut reine et Delorme salir
Lui rend insolence Delorme (1).

C'était une réponse au groupe d'Anet qui représente Henri par un cerf dix cors. A gauche, en faisant face à l'obélisque, se

(1) Textuellement : chef arc, 2 cornes à fruit cannelées, en croix; rains 2 laurés; mi en chef lyres, lauré rond; 1 sol en chef; 2 laurés mi.

trouve celle du pavillon de l'Horloge du Louvre. Les serpents accouplés de celle-ci y sont remplacés par des serpents « escartelés » rampant sur des rameaux de laurier et encadrant un « sol en chef ». Le cartel est rogné en pointe.

Car telle reine escarté l'ait
Serpent, rend Delorme insolence.

Si Delorme s'en était tenu là, il n'y aurait rien à dire ; mais sa vanité ne put tenir contre le désir d'afficher son intimité avec la reine, et, sur l'un des cartels de gauche, on voit un sautoir de flûte et de lyre, dont le dé (pied) est orné de ses deux rameaux de laurier ; brochant sur le tout, un chef solé. Cette fatuité héraldique signifie :

Car tel reine flatte délire
Embrasser Delorme se laisse.

Le délire dura peu. Philibert avait un ennemi irréconciliable, c'était Ronsard, passé maître comme lui en lanternois, qui avait écrit contre lui le poème de *la Truelle crossée* ; car, bien que simple tonsuré, sa royale maîtresse l'avait pourvu des deux abbayes de Saint-Léger et de Saint-Martin, qui lui donnaient le droit de porter mitre et crosse sur ses armes.

Un jour, le facétieux Ronsard, ne l'ayant pas trouvé dans son logement des Tuileries, écrivit sur sa porte : FORT. REVERENT. HABE. Celui-ci se fâcha de cette plaisanterie, fort inoffensive en apparence, et alla se plaindre à la reine, qui fit mander Ronsard. Le poète s'excusa en alléguant que ces trois mots appartenaient à un vers de Stace, et l'on se moqua du pauvre Philibert, qui avait pris du latin pour du français. Mais c'était bien du bon lanternois, ni Philibert ni Catherine ne s'y étaient mépris, et, traduit selon les règles de l'art, ce « Mané thécel pharès » signifiait :

Faire t'aime point rêves reine t'aime.
Point tache, abbé, foi ne l'ai point

(Je n'aime point te voir faire le rêve que la reine t'aime, point tache, abbé (ne prends point cette peine), je ne te crois pas.)

Cette épigramme lanternoise était imitée de celles que le curé de Meudon a semées à profusion dans son chapitre des sorts virgiliens, et outre qu'elle est des plus spirituelles elle prouve que Rabelais n'écrivait pas des énigmes pour lui seul, et qu'il était parfaitement compris de l'élite des contemporains, non seulement en France, mais à l'étranger.

Pour en revenir à Catherine, elle s'efforça de faire prendre le change à Ronsard, en lui disant que son palais des Tuileries était consacré aux « Muses », et, en effet, on peut s'arranger de façon à substituer les Muses au nom de Delorme. Mais Ronsard garda certainement son opinion, et Catherine tança vertement Philibert, qui depuis ne rentra jamais complètement en faveur, car elle quitta le palais des Tuileries et l'y laissa seul.

XV

Le lanternois et le patelinage (1) survécurent à Rabelais, mais ne donnèrent rien de bien digne de remarque pendant la première moitié du dix-septième siècle. Pour le retrouver en pleine floraison, il faut se reporter à l'époque des charges blasonnées ou patelinées faites sur M^{me} de Maintenon et son royal époux, après la révocation de l'édit de Nantes. Ces caricatures, faites en Hollande par les réfugiés protestants, sont d'un dessin lourd et grossier, bien éloigné de l'élégante bizarrerie des songes drolatiques; mais elles n'en sont pas moins méchantes pour cela, et l'on peut remarquer que la plupart des portraits officiels de Louis XIV sont inscrits dans un « ovale » dont la « pointe » et le « chef » sont « rognés », ce que tous les initiés lisaient sans hésiter :

Pointre nie charogne vale.

Littéralement : (Pointe rogne, chef rogne ovale.)

(1) Cette expression, dont je n'avais pu rendre compte dans la première partie de cette étude, paraît désigner un personnage attifé de façon que l'ensemble de son accoutrement et de ses gestes donne une épigramme rimée en L ou rimaillée. *Les Songes drolatiques* et les caricatures faites plus tard contre M^{me} de Maintenon, sont des « patelinages ».

Rabelais n'a donc fait qu'appliquer à un ouvrage littéraire de longue haleine, mais publié livre par livre en fragments peu considérables et formant chacun un tout complet, un procédé dont il n'était pas l'inventeur, puisque lui-même, dans son livre, en cite des exemples tirés de l'histoire grecque, et notamment de celle d'Alexandre ; mais ce genre d'hiéroglyphe exige une si prodigieuse dépense d'esprit, que ce tour de force surhumain n'a pas été renouvelé et ne le sera probablement jamais. Il faudra, certainement, plusieurs générations de savants pour déchiffrer tous ces hiéroglyphes autrement intéressants que ceux qui couvrent les murailles des temples égyptiens ; mais il est probable que la pensée humaine, libre désormais de toutes ses entraves, n'aura plus besoin de recourir à de semblables moyens. L'art des grinches habiles ne peut plus servir désormais qu'à délivrer les artistes de cette affreuse manie du pastiche qui déshonore l'art contemporain et à leur permettre de trouver des combinaisons d'ornementation dans leur propre imagination, sans entasser le grec sur l'égyptien et l'étrusque sur le moyen âge. Considéré à ce point de vue, il peut rendre la vie à nos monuments et transformer en pages d'histoire ou de poésie familière ces froids étalages de pédantisme stérile qui encombre nos villes modernes.

Quant à Rabelais, son livre titanesque est, certainement, le meilleur commentaire de l'art de son temps, et ils ne peuvent se comprendre que l'un par l'autre. Malheureusement, il vivait à une époque prodigieusement gangrenée, qui était déjà grosse de la révolution française, et, si séduisantes que soient les productions de la renaissance, on peut leur appliquer la devise de cette famille de droguistes florentins qui y joua un rôle si éclatant et si pernicieux :

Suce s'en crois ces bels tourtels
Te repens ne c'est délices els.

Les tourteaux pouvaient avoir bonne mine, mais ils étaient fièrement drogués. Jamais période historique n'a produit de personnages plus profondément vicieux qu'Alexandre, César

et Lucrèce Borgia, Cosme et Catherine de Médicis et Pierre-Louis Farnèse. A côté d'eux, Diane de Poitiers apparaît presque vertueuse. Altière, capricieuse et vindicative, elle donne parfaitement la mesure de la moralité française d'alors, qui brillait par comparaison et était du moins spirituelle et élégante jusqu'au bout des ongles. Non seulement tout ce qui nous reste de beau et de bon de cette époque en matière d'art a été inspiré par elle, mais encore on reconnaît sa main dans l'œuvre de Rabelais, aussi bien que dans celle de Jean Goujon et de Philibert Delorme. Sous son règne, l'art français a atteint son apogée, et son originalité a disparu en même temps qu'elle, pour ne renaître qu'avec les Boule et les Watteau. Le règne de Catherine de Médicis inaugure cet affreux style italien du dix-septième siècle, qui se fait déjà sentir dans le palais des Tuileries.

Rabelais égaya de son intarissable bonne humeur cette époque si sombre et si tourmentée, et l'on peut dire que jamais génie plus sain ne vécut dans un milieu plus empesté. Il ne raconte point ces immondes horreurs d'un ton indifférent, pour ne pas dire approbatif, comme celui de Machiavel. Une patriotique et robuste indignation se fait jour à travers ses aristophanesques bouffonneries, sans altérer en quoi que ce soit l'équilibre de ses opinions conservatrices et aristocratiques ; car il prévoyait que, lorsque le roi Démos serait sur le trône, ses mœurs, pour être plus grossières, n'en seraient pas plus pures. Bouge pour bouge, il préférerait le Louvre à *l'Assommoir*.

Un médecin italien, qui lui a été comparé, Galateo, craignant que le fils de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, ne reçût une éducation qui ne fût pas italienne, écrivait à son précepteur qu'il ne devait pas oublier que son élève était né en Italie, et qu'il devait régner sur des Italiens : il voulait donc que son éducation fût en harmonie avec leur nature et leur esprit, inspirée par les grands exemples de la Grèce et de Rome, et non par ceux des Français et des Espagnols, « *ultimi hominum et pessimi* ».

Rabelais avait des raisons plus plausibles d'appliquer les

mêmes épithètes aux Catherine de Médicis et aux Eléonore d'Autriche. On a remarqué avec raison que toute la partie claire et si admirablement claire de son livre est un traité d'éducation royale, dans lequel il cherche à défendre le vieux système français, où la gymnastique chevaleresque jouait un rôle si salubre, contre le système exclusivement pédantesque et idolâtre de l'antiquité classique que les jésuites commençaient à lui substituer.

Mais la partie « anglée », pour me servir de cette belle expression gothique, est tellement indispensable à l'intelligence de l'autre, que, faute de la comprendre, La Bruyère et Voltaire ont porté sur son livre les jugements les plus injustes.

Le premier a dit : « Son livre, quoi qu'on puisse dire, est une énigme inexplicable. C'est une chimère, c'est l'image d'une belle femme ; avec les pieds et la queue d'un serpent ou de quelque autre animal plus difforme, c'est le monstrueux accouplement d'une fine morale avec une ignoble corruption. »

Voltaire ajoute : « Son livre est un ramassis des plus impertinentes et grossières « cochonneries » qui puissent être vomies par un moine ivre ; mais il faut convenir que c'est une sanglante satire du pape, de l'Eglise et des événements de son temps. Ce livre ne fut jamais prohibé en France, parce que tout y est caché sous un amas d'extravagances qui ne laissent pas le temps de découvrir le véritable but de l'auteur. »

L'auteur de *la Pucelle* est bien sévère pour un homme qui n'a jamais manqué de respect envers les choses vraiment respectables et ne s'est occupé du pape et de l'Eglise, qui ne l'intéressaient guère, que pour masquer le but tout politique de son ouvrage. Ce but, c'était de flageller les intrigants et les intrigantes que l'étranger nous envoyait pour démolir l'édifice social de notre vieille France, qui assurait depuis le règne de Charlemagne sa domination intellectuelle sur l'Europe. L'intelligence de la partie « anglée » de son livre est donc indispensable pour bien juger l'auteur, même au point de vue exclusivement littéraire, et je ne crois pas qu'elle fût très difficile à déchiffrer pour le petit nombre d'initiés d'élite aux-

quels elle était destinée. Les difficultés que l'on rencontre aujourd'hui ne proviennent pas de celles du « lanternois » ou du « patelinage », mais d'une connaissance insuffisante de l'histoire intime des personnages mis en scène.

Tous leurs noms sont écrits en lanternois. J'ai traduit ceux de Panurge, Pantagruel, Frère Jean, Gymnaste et Carpalim. Ponocrate (peine sera te) est Eléonore, Euthène (eviste chaine) la reine de Navarre ; Xénomane (qui se nomme Anne), Anne de Pisseleu.

Si au premier abord on est étonné qu'un roman écrit surtout pour les dames pêche par pauvreté de personnages féminins, on voit que toute la fleur de la cour de François I^{er} s'y trouve, seulement elle est travestie en page.

Epistemon (épée juste aimons) est le connétable, mais j'ignore quel est le personnage que cache Rabelais sous le masque de Rizotome (raisde est homme). Lautrec, le seul auquel ce nom pourrait convenir, car le sien se lirait en lanternois « l'est rêche », était mort en 1535.

XVI

Après avoir démontré jusqu'à quel point l'œuvre de Rabelais se lie intimement à toutes les œuvres d'art de son temps, il ne me reste plus qu'à donner le résumé du quatrième volume, qui, suivant son habitude, est contenu dans les noms fantastiques des îles visitées par Panurge. Ces noms, ajoutés les uns aux autres, forment les vers lanternois suivants :

Medamotu ile, Ennasin ile,
Cheli ile, Procuration ile,
Tohu bohu ile, Macreons ile,
Tapinois ile, Farouche ile,
Ruach ile, Papefigue île,
Papimanes ile,
Chaneph ile, Ganabin ile (1).

(1) Pour déchiffrer ce passage, il faut le transcrire en supprimant les voyelles autres que J et V. On remarquera que les lettres X, Y, Z n'y figurent pas.

Ils commencent par « Madame Auteuil », mais je dois laisser aux amateurs de lanternois, s'il s'en trouve encore, le soin de lever le reste du voile. D'ailleurs, ce n'est pas là que se trouve le secret du livre, c'est Catherine elle-même qui l'a fait graver sur le tombeau de Philibert Delorme qu'on voit au Louvre à côté du groupe de Diane. Je ne citerai de ce précieux monument que la partie historique dans laquelle Delorme dit que sur l'ordre de la reine il

Demasque qu'estre jeune Henri plut
Reine de France douaire l'est double,
Demeurât fille se voulût.
De Pater Noster n'eut deux fils
Naz de cabre trepas fut mal.
Dieu lui pardoint, croire l'est tel,
Se plût, car craignit qu'Angoulême
Race, n'estre Diane mort veuille
Grands boutent couronne, leur plut
L'Anglais n'espérant mieux veillance.

Bien que jamais document de ce genre n'ait été rédigé avec autant de clarté, on ne peut le consulter qu'à titre de conjecture; mais il est évident que les anguilles, les patenostres et les naz de cabre qui font une si singulière figure sur un monument de ce genre se rapportent au livre de Rabelais où il en est si souvent question; en effet, cette confession héraldique si étrange n'est que la transcription presque textuelle d'un passage que Rabelais lui-même déclare écrit en lanternois. Au moment de partir pour l'oracle de la dive bouteille, Carpalim (Diane), ramenant Triboulet, s'écrie : « Panurge, Ho! monsieur le quitte, pren Millort debitis à Calais, car il est goud fallot, et n'oublie debitoribus, ce sont lanternes. Ainsi auras et fallot et lanternes ». En langage clair, ce passage laisse déjà pressentir la conception politique que j'ai exposée précédemment, et qui consistait à amener l'extinction de la race des Valois, pour faire passer la couronne à Henri VIII et doter notre pays d'une constitution basée sur la sécularisation du clergé et le double jeu d'une chambre des

pairs et des communes. On aurait ainsi évité l'ornière de la monarchie absolue, dans laquelle les Valois avaient déjà versé, et, par suite, la révolution française. Mais Rabelais, ordinairement très porté vers l'aristocratie, démêla ce plan, qui dut échouer par l'opposition des luthériens dont il est parlé dans la guerre des Andouilles. Les Luthériens, c'étaient Anne de Pisseleu et la reine Léonore, ennemis jurés de la favorite. Catherine dut recevoir quelque caricature où se trouvait un « fallot », ce qui veut dire en anglais « fall loathe » (viens à bout du récalcitrant), et fut fait dans un festin où Henri, séparé habilement de Diane, fut grisé par Delorme et l'évêque de Reims. Tel fut le voyage de la dive bouteille qui changea les destinées de la France. Rabelais donne dans le chapitre de la sibylle tous les détails de cette lutte conjugale qui fut des plus scabreuses. Voici le passage en lanternois qui jette un certain jour sur les projets politiques de Diane :

Angoulême Panurge ait voir glisse
Point esquelle aime tienne main.

(Que Panurge ait à voir si celle qu'il aime ne tient pas la main pour faire glisser l'anguille qu'il aime (1).)

Le reste est écrit en anglais, que probablement Diane ne savait point.

Sure come pairing mylord,
To do be this he call his, come.
Care, will haste, go do fall loath.

(Sûrement mylord (Henri VIII) vient d'accord avec elle, il vient pour faire sien ce qu'il appelle ainsi (la couronne de France). Prends garde, il faut que tu te hâtes de venir à bout du récalcitrant.)

Puis il continue en français : « Et n'oublie debte aux rébus, ce sont lanternes » (n'oublie pas ce que tu dois aux rébus, qui ont été tes lanternes).

Pourquoi un moine plus qu'aux trois quarts défroqué et luthérien se mit-il en travers d'une combinaison politique qui

(1) Jeu de mots sur Angoulême.

semblait devoir réaliser deux des plus chers de ses vœux, la sécularisation du clergé et la consolidation de toutes les aristocraties déjà si ébranlées de la vieille France? On ne peut attribuer cette intervention qu'à son affection personnelle pour les Valois (1). Rome, qu'il n'aimait guère, lui fut très reconnaissante d'un service rendu par amour de tout autre que l'Eglise catholique. Non seulement ses livres ne furent jamais pros crits, mais elle lui ouvrit les portes du clergé séculier, et il mourut en paix dans sa cure de Meudon.

G. D'ORCET.

(1) Diane, qui était à la tête d'une conspiration de grands seigneurs, s'adressa à lui comme à l'un des chefs de la grande maçonnerie des corporations ouvrières, qui jouèrent depuis un si grand rôle dans les troubles de la Ligue et furent sur le point de substituer, dès le seizième siècle, une république ultra-catholique à la monarchie représentée par un protestant.

Voici ce que lui répondit Rabelais (*Songes drolatiques*, pl. III) :

Foi doit lui manquer que roi faible
Me juje ne veuille l'estrange.
Riront d'elle que réforme veuille.

Rabelais ne fait donc pas cette réponse en son nom, il laisse pressentir que les corporations ouvrières, dont il était probablement le grand maître, ne voulaient pas de la réforme.